

Qui épouse protège

*Non, non, monseigneur ; qui épouse protège ; qui donne la main donne le bras
(Victor Hugo, Lucrèce Borgia)*

Certains disent qu'on peut aimer et faire souffrir, mais si j'avais montré assez d'amour, elle n'aurait pas autant souffert.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec Léa. Je ne l'ai pas vue depuis près de vingt ans. Nos derniers contacts, c'était vers mes treize ans, l'âge idiot, celui où les filles commencent à nous intéresser, et celui auquel on devient méchant pour le plaisir. Léa, elle, elle était gentille, elle m'intéressait, et toute l'école était méchante avec elle. C'étaient les gens populaires, l'étant devenus Dieu sait comment, qui déterminaient qui méritait la gloire et qui méritait l'opprobre. Et comme les courtisans du Roi Soleil, nous flagornions leur Eminence pour intégrer leur cercle. J'y étais parvenu, j'étais populaire moi aussi, et proche de la camarilla d'irresponsables qui maltraitaient Léa autant que possible. C'était le grand Sam qui était le caïd de la cour de récré en ce temps-là, et figurer dans sa coterie était un mal nécessaire pour tout qui voulait impressionner ses pairs. Il était tellement beau ce garçon ! C'est fou ce qu'il plaisait aux filles ! Et sa manière de braver les interdits, de répondre aux professeurs, quel charme naturel cela lui conférait ! Avec le temps, les adolescents stupides que nous fûmes ont mûri et l'influence du grand Sam s'est amenuisée. Ses effronteries amusaient moins, son entourage s'est réduit. Depuis, il a connu des problèmes de drogue et a eu un fils qu'il ne voit plus. *Sic transit gloria mundi.*

En marge du groupe de starlettes de l'école que je fréquentais pour faire comme tout le monde mais sans y prendre aucun plaisir, il y avait Léa. Elle n'était ni belle ni laide. Je la trouvais belle. Le grand Sam la trouvait laide. Comme il avait toujours raison, les gens la trouvaient laide et je feignais de suivre le mouvement. Elle était intelligente, beaucoup plus que ceux qui lui répétaient à longueur de journée qu'elle ne l'était pas. La passion de Léa, c'était le Japon et les mangas. Le grand Sam trouvait que c'était complètement nul, et pour le coup, je ne devais même pas faire semblant de le rejoindre, moi qui n'avais jamais prêté aucune attention à la culture nipponne et détestais le peu que j'en connaissais, à savoir les Pokémons et les sushis. Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris qu'il n'y avait aucune culture plus noble qu'une autre et que les romans policiers n'étaient pas nécessairement meilleurs que les animés de Léa. Découvrant aujourd'hui un engouement presque généralisé pour le Pays du Soleil Levant, je ne cesse de me répéter que Léa n'est pas née à la bonne époque.

Léa. Il est très rare de rencontrer une fille comme elle. De toutes les personnes que le démiurge a placées sur mon chemin, elle était celle qui avait la plus grande soif de culture et de découverte. A moi qui lui disais « Mais comment peux-tu t'intéresser à ça ? » quand elle me parlait de Dragon Ball, elle répondait « Je ne connais pas, mais raconte-moi, ça m'intéresse » quand je lui vantais les romans d'Anthony Horowitz et les exploits des Frères Diamant. Léa. Elle possédait également une mansuétude hors du commun. Elle trouvait le moyen de pardonner à ceux qui lui pourrissaient la vie. Nombre de mantras bibliques auraient pu qualifier son existence pourtant athée : « Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » ou bien « Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre ». Elle restait impassible aux insultes, aux moqueries, et c'était à se demander comment la bande du grand Sam avait pu prendre en grippe une jeune fille qui semblait si douce. Les excès de testostérone de la puberté n'était une circonstance atténuante que pour une partie d'entre eux, les filles n'étant pas les dernières à faire de l'existence de Léa un véritable calvaire. « Ah, il y a sport aujourd'hui, on

va encore pouvoir admirer tes bourrelets ». « Ce n'est pas aujourd'hui la soirée déguisée, hein, la mal sapée ! ». « Mange pas trop de cookies grosse vache, ça ne te vaut rien ». C'était ainsi, et c'était tous les jours. Et quand la jeune fille marquait son ras-le-bol, ce n'était que par un soupir, un rougissement, mais jamais par une révolte ou un mot plus haut que l'autre. Elle était un parangon de courage et de sagesse, ce qui ne faisait que renforcer l'admiration que j'avais pour elle.

Il est vrai que Léa aimait beaucoup les cookies, et il est vrai que j'aimais beaucoup Léa. A treize ans, j'étais incapable de dire si j'étais amoureux ou pas, et près de vingt ans plus tard, je ne le sais toujours pas très bien. J'ai épousé Marie, et je l'aime de tout mon être, mais ce que je ressens pour elle n'est pas comparable à ce que je ressentais pour Léa, et le temps assassin déformant les souvenirs, je ne peux même pas mettre en parallèle l'intensité des deux sentiments. S'il est vrai que qui épouse protège, je n'aurais en tout cas pas pu épouser Léa, faute de l'avoir protégée.

Je la connaissais depuis longtemps. Nous étions ensemble dès la primaire, et étions tous deux arrivés dans le même collège au même moment. Mon intégration avait été plus facile que la sienne. Je m'étais rapidement fait de nouveaux copains, là où Léa semblait se rattacher à ma seule personne, son extrême timidité prenant le pas sur son désir, pourtant bien présent, de faire partie intégrante d'un groupe d'amis. Ses quelques tentatives maladroites s'étaient soldées par autant d'échecs et de moqueries, l'ayant transformée en souffre-douleur préféré de cruels adolescents en recherche de défouloir. J'avais pour seul mérite de ne pas en rajouter, mais je ne prenais pas sa défense pour autant. Une part de moi, que je refoule aujourd'hui, ne voulait pas qu'on m'associe à la pestiférée, au rebut. A l'abri des regards, pourtant, Léa et moi étions restés proches. Il m'arrivait d'aller chez elle, et je l'invitais parfois chez moi. Nos conversations touchaient à nos études, ou à nos quelques passions communes : la musique, l'art, la cuisine. Elle m'avait appris à préparer des cookies, et son excellente recette, que j'ai conservée dans un coin de ma tête, ravit aujourd'hui le palais de Marie. Un sujet que nous n'abordions jamais en revanche, c'était la manière dont Léa était traitée à l'école. Je n'étais pas à l'aise d'évoquer les faits et gestes de ses tortionnaires et elle ne manifestait aucune velléité d'en parler. Un jour cependant, alors que les cookies cuisaient dans le four, je ne pus me retenir de lui demander comment elle supportait tout ça. « Ça ne m'atteint pas vraiment. Je ne sais pas s'ils pensent ce qu'ils disent, mais de toute façon, ce ne sont sûrement pas des personnes dont je voudrais être proche ». Je lui rétorquai qu'elle n'était proche de personne à part moi. « Et même toi, avait-elle répondu. J'aimerais tellement que tu me défendes, ne fût-ce qu'une fois. Que tu leur dises d'arrêter, que tu les insultes même. Qu'est-ce que tu risques ? Qu'ils t'en veuillent ? Qu'ils t'associent à moi, la mal aimée ? Si on était proches, comme tu le prétends, tu ne resterais pas les bras croisés et n'aurais pas peur de leur regard. En ne faisant rien, tu leur donnes raison. Je vais finir par croire que tu les préfères à moi. Et ça, ça m'affecte, ça m'affecte beaucoup plus que tout ce qu'ils peuvent dire à mon propos ». Confronté à ma lâcheté, je perçus dans la voix de Léa bien plus de détresse qu'elle n'en laissait paraître. Je compris qu'elle n'était pas seulement indifférente aux humiliations et affectée par mon attitude. Non, elle était affectée par son isolement et carrément outragée par mon manque de soutien. Je lui jurai solennellement que je la défendrais la prochaine fois, au nom de notre amitié presque aussi vieille que nous, et au nom de tout le respect que j'avais pour elle. Je vis un petit éclat d'espoir dans les yeux de Léa, une lueur qu'ils n'avaient pas eue depuis longtemps. Mais dès le lendemain, quand le grand Sam lui lança « Casse-toi la moche » alors qu'elle approchait du groupe, je n'eus pas le courage

de prononcer le moindre mot, et envahi d'une honte que je n'avais encore jamais ressentie, je vis la lueur s'éteindre dans le regard de la jeune fille s'en retournant.

Il est quatorze heures, c'est l'heure de notre rendez-vous. Léa est là. C'est la première fois depuis si longtemps. Avant même de dire bonjour, je fonds en larmes. « Pardon. Ma belle, je te demande pardon. Pardonne-moi mon inaction, ma lâcheté, ma nullité, tout ce temps, s'il te plaît, pardonne-moi ». Les yeux embués, je renifle en regardant le sourire de Léa, ce sourire qu'elle avait rarement à l'époque mais qu'elle conservera pour toujours sur cette photo. A gauche de celle-ci, sur la pierre tombale, un bouquet frais, sans doute déposé ce matin, et la date du jour que l'on était il y a exactement dix-neuf ans.

Le lendemain de mon serment rompu, Léa n'était pas venue à l'école. Comme elle était souvent grippée, je ne m'étais pas inquiété à outrance, mais lorsque je rentrai chez moi, le soir, ma mère me fit asseoir dans le canapé. C'était dans ce canapé que j'allais pour la première fois me couvrir d'un sentiment de honte et de totale culpabilité qui ne m'allait pas me quitter depuis. C'était dans ce canapé que ma mère m'annonça que Léa avait été retrouvée par ses parents au petit matin, pendue dans sa chambre, sans un mot d'explication.

Nous allâmes au funérarium. Il y avait quelques professeurs et deux ou trois élèves. Il y avait les parents de Léa, inconsolables, qui venaient de perdre leur fille unique. Je n'oublierai jamais la détresse de sa mère qui ne comprenait pas, et qui, dans ses torrents de sanglots, répétait « Pourquoi ? Elle ne m'a jamais rien dit ! ». Je n'oublierai jamais le regard éteint de son père, disant calmement « C'est peut-être à cause de nous ». Et moi qui savais, j'avais envie de les disculper complètement et de révéler le harcèlement dont Léa avait été l'objet. C'était la première fois que le mot émergeait dans mon esprit. Oui, c'était du harcèlement. Non, ce n'étaient pas des moqueries. Et je n'en avais parlé à personne, et je n'avais rien fait. Encore plus lâche qu'à l'habitude devant le désespoir des parents de Léa, je restai à nouveau muet, espérant enterrer dans mon plus profond oubli le fait que la situation eut pu être différente si j'avais parlé et agi. Dans le salon du funérarium, je vis une vie perdue, deux vies gâchées et ma vie à moi qui m'obsédait par égoïsme, cet égoïsme qui m'avait fait ne jamais défendre Léa et lui avait ainsi coûté la vie. Je me haïssais, et pensais que je me haïrais désormais pour toujours.

Pendant dix-neuf ans, je n'avais pas mis les pieds au cimetière. C'était me confronter à ma honte et à la haine de moi-même, et je jugeais n'y avoir rien à faire. Je me disais que Léa ne voudrait pas me voir si du ciel elle le pouvait encore, que je ne pouvais pas lui faire subir cela et faire subir cela à ses parents. Les années de thérapie psychiatrique n'avaient guère effacé en moi le souvenir de Léa et le dégoût que j'éprouvais envers ma personne. La seule chose qui m'empêcha d'également mettre fin à mes jours était mes parents, car dès que je songeais à rejoindre l'au-delà, je revoyais les larmes de la mère de Léa, le regard de son père, et je me disais que je ne pouvais pas encore gâcher deux vies supplémentaires par simple lâcheté. Puis, alors que je n'espérais plus rien de la vie, était arrivée Marie. Je l'avais rencontrée par hasard, et avec elle était revenue ma capacité à éprouver des sentiments et à aimer. A l'aimer elle, d'abord, puis à m'accepter moi, ensuite. Je me sentais coupable. Coupable et gêné d'avoir l'occasion d'aimer quelqu'un, alors que Léa n'aurait jamais cette chance. Marie m'aimait, je le savais, et je l'aimais aussi, terriblement. Elle devint ma bouée et ma raison de vivre, là où imaginer la détresse de mes parents n'avait été qu'une raison d'exister. J'envisageais de la demander en mariage, mais pensais chaque jour à Léa, me répétant que je ne pouvais pas être heureux alors qu'elle ne le serait plus jamais. Et puis un jour, alors que Marie rentrait du travail,

je vis dans ses yeux une lueur, un souffle de vie, le même que celui que j'avais perçu chez Léa deux jours avant son acte désespéré. Et dans ma tête, j'entendis une voix, une voix que je connaissais, une voix surgie du passé qui me disait : « Vas-y. Epouse-là. Rends-la heureuse, et je le serai aussi ». Un an plus tard, je menai Marie à l'autel, et au moment de l'échange des consentements, je ne pus me retenir d'ajouter au texte que nous avions appris pour l'occasion : « Qui épouse protège ». Intérieurement, je me jurai d'enfin me rendre au cimetière, pour remercier Léa du bonheur qu'elle m'accordait. J'attendis longuement avant de tenir parole, j'attendis plusieurs mois, j'attendis jusqu'à l'anniversaire de son décès. Jusqu'à aujourd'hui.

Dans le vent froid de ce jour de novembre qui, dix-neuf ans auparavant, avait vu le décès d'une personne à qui je n'ai jamais montré assez d'amour, j'erre encore quelques minutes dans les allées du cimetière, les larmes aux yeux et plongé dans mon histoire. Sortant par la grille principale, je vois deux jeunes filles se presser sur le trottoir pour aller se mettre à l'abri. L'une d'entre elle a les cheveux bruns bouclés, l'autre est blonde à lunettes. Sans vraiment lui ressembler, ou peut-être parce que les fantômes du passé ne m'ont guère lâché de l'après-midi, elle me fait penser à Léa. Elles rient, elles semblent toutes deux animées de la joie et de la vigueur de la jeunesse que devraient connaître tous les adolescents. Lorsqu'elles arrivent à ma hauteur, je ne peux réprimer un sourire devant leur bien-être communicatif. Elles me le rendent, et après leur passage, je me retourne pour jouir encore de ce souffle de vie. « J'ai faim », dit la blonde à lunettes. Et plongeant la main dans son sac en bandoulière, elle en sort un paquet de cookies.